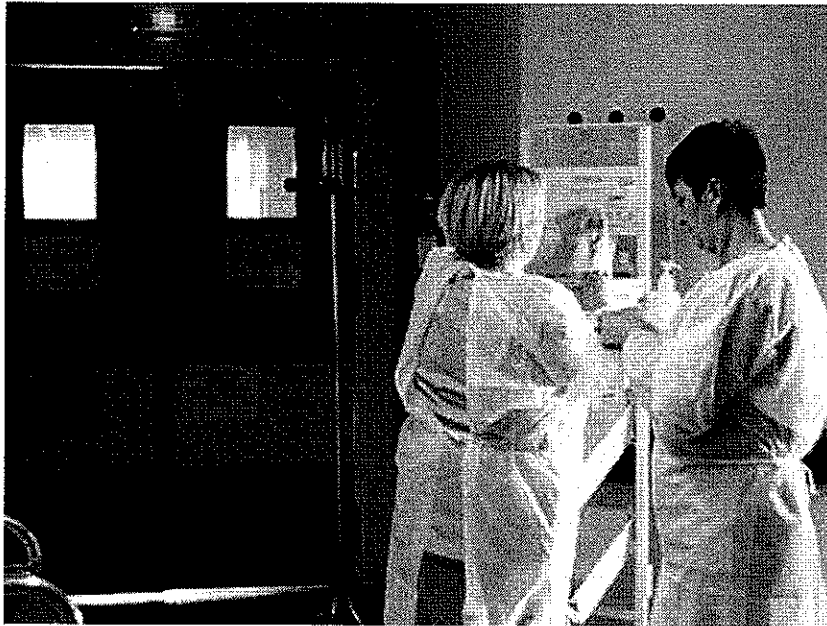




Personnel soignant: «On devient des machines, au détriment des patients»



(AFP)

Charge de travail de plus en plus lourdes, manque de reconnaissance, heures supplémentaires impayées... Les infirmières voient leurs conditions de travail se dégrader. Témoignages.

C. B.

LIBERATION.FR : lundi 7 janvier 2008

Sylvie, infirmière depuis 2002 au service de rhumatologie du centre hospitalier de Villefranche-sur-Saône.

«Au nom de la rentabilité, des lits qu'il faut sans cesse remplir, la charge de travail est de plus en plus lourde. On ne finit jamais dans les temps. On devient des machines, au détriment de la relation avec les patients. C'est quelque chose qui est tellement intégré par le personnel que si l'on s'attarde un peu dans une chambre pour discuter avec un patient, la plupart nous regardent de travers.

On fait systématiquement entre une demi-heure et une heure de plus chaque jour. On le note sur le planning mais ça passe toujours aux oubliettes. Quand on doit venir un jour de repos, on est ensuite censé prendre un «repos compensateur», mais là aussi en général ça saute, ou alors on nous impose des jours qui ne nous arrangent pas.

On a l'impression d'être des bonnes-sœurs: tout pour l'hôpital... et rien pour la famille. C'est usant. Beaucoup d'infirmières partent. On manque de reconnaissance. Reconnaissance financière mais aussi reconnaissance humaine. Les patients nous remercient et nous soutiennent, mais pas la direction.

Je ne fais pas ce métier depuis assez longtemps pour regretter mon choix, mais certains jours je rentre chez moi en me disant que j'ai fait du mauvais boulot. »

Cathie, infirmière depuis 24 ans, en poste en pneumologie et oncologie thoracique à l'hôpital Saint-Louis à Paris.

«Comme pour les médecins, notre profession est un sacerdoce. Tous les jours on déborde sur nos horaires.

On arrive un peu plus tôt le matin, on repart plus tard le soir, d'autant que le planning ne prévoit pas de "chevauchement" pour la transmission avec l'équipe qui prend la relève.

Il faut mendier auprès de la direction pour essayer de récupérer quelques heures. C'est au bon vouloir des services. Quant aux fameux comptes épargne-temps, c'est un piège. J'ai accumulé 70 jours dessus, mais on ne peut pas me les rendre, puisque on ne peut pas être remplacées étant donné le manque de personnel. Si l'une d'entre nous a une urgence familiale et ne peut vraiment pas venir, c'est tout de suite un drame. Même quand la direction accepte la discussion, on se heurte toujours à un mur: pas de personnels, pas de moyens... Nos supérieurs ont les poings liés.

La charge de travail est de plus en plus lourde: aujourd'hui, avec la nouvelle tarification, ne viennent à l'hôpital que ceux qui ont besoin de beaucoup de soins. Le personnel est fatigué, certains sont à bout, ce qui n'arrange pas les relations professionnelles ni familiales. Il ne faut pas s'étonner quand on dit que c'est l'une des professions où le taux de divorce est le plus élevé !

La nouvelle génération a l'air de se protéger plus, les nouvelles infirmières sont souvent plus individualistes. Le don de soi, c'est un peu fini. Mais pour elles le choc est violent, et en général elles partent assez vite.»

A lire aussi, «Tapage nocturne à l'hôpital», le carnet de bord d'une infirmière de nuit

<http://www.liberation.fr/actualite/societe/302212.FR.php>

© Libération